

enseignements, en aperçus exacts. L'auteur y montre avec évidence la secrète pensée des bruyants avocats de l'émancipation des femmes, qui n'est autre que de leur enlever la foi et d'en faire de tristes adeptes de la libre pensée. Sans doute il est des réformes nécessaires, que le temps se chargera de réaliser. Mais la religion doit demeurer la base de l'éducation : la raison éclairée par la foi, voilà le grand principe. La femme est faite pour être l'ange du foyer, l'éducatrice de ses enfants et non l'être sans sexe que rêvent d'en faire les sectes athées et matérialistes.

LES NÉVROSES, par MAURICE ROLLINAT. — Charpentier éditeur, Paris, 18 3.
1 vol. prix : 3 fr. 50.

Les Névroses, « un livre célèbre avant d'avoir paru, » disait, il y a trois mois, le feuilletoniste du *Gil Blas*, viennent de voir le jour chez l'éditeur Charpentier. Il semble, quand on ferme ce volume, que l'on sorte d'un mauvais rêve. La poitrine haletante n'a pas encore secoué le poids étouffant du cauchemar, le cerveau est hanté de visions spectrales, éclairées d'un jour fantastique, et l'on croit respirer une vague odeur de cimetière. Pour se remettre de cette funèbre impression, il ne faut rien moins qu'une promenade au bon soleil printanier et quelques pages de la reine de Navarre.

Je sais bien qu'on ne doit pas discuter des goûts et des couleurs : mais la prédilection de M. Maurice Rollinat pour les charniers, la Morgue et les cadavres, quoiqu'elle ne soit pas nouvelle, n'en est pas moins singulière. Baudelaire a déjà exploité cette mine ; il l'a fait avec le succès que l'on connaît. Était-ce une raison suffisante pour que M. Rollinat recommençât les *Fleurs du Mal* en forgeant la note ?

Il faut faire des *Névroses* deux parties bien distinctes : l'une, comprenant les poésies qui ont pour titre : *Les Refuges* ; la seconde, de beaucoup la plus considérable, embrassant le reste des pièces.

C'est dans cette dernière que l'imitation de Baudelaire est flagrante, indéniable. Dans le ton, dans les idées, dans le rythme, l'on sent l'influence inconsciente du maître, et si les limites d'une courte notice bibliographique me le permettaient, il me serait facile d'accumuler les exemples à l'appui de mon assertion.

M. Rollinat affectionne les néologismes ; il ne me semble pas avoir été toujours très heureux dans le choix des mots qu'il a créés : parfums *asphyxiants*, *enlincelement*, *jaspure*, *attirance*, *tortuosité* de la fièvre, voix *infiltrouse* d'espoir, etc., ne sont pas, je crois, des conquêtes dont la langue française doive se montrer bien fière. J'aime mieux : les bruits *susurreurs* des ruisseaux, la grâce *tournoyeuse* des fuseaux, le *rougeoiment* des feuilles de buis.

Les crudités du poète sont parfois hardies. La *Vache au Taureau*, par exemple, quoiqu'une des pièces les plus remarquables du volume, est une idylle d'un naturalisme poussé à l'extrême. Pour lire, sans que le cœur se soulève, *La Belle Fromagère*, il faudrait posséder les narines robustes d'un épicier ou celles de M. Zola qui, nouveau Guy d'Arezzo, a découvert la gamme des fromages. est même certains morceaux dont la conception sadique ne déparerait pas un ouvrage franchement érotique.